

commirent de grands excès, et massacrèrent partout les Juifs sur leur passage, sous prétexte que leurs ancêtres avaient mis à mort Jésus-Christ; ils étaient plus de deux cent mille, Français et Allemands, quand ils arrivèrent à l'entrée de la Hongrie. Les Hongrois leur ayant refusé le passage, ils voulurent franchir de force la rivière de Leytha près de son embouchure dans le Danube. Les Hongrois résistèrent; le désordre se mit dans la masse des croisés, et cette multitude se débanda pour ne plus se réunir.

Une partie des fugitifs alla rejoindre les vraies armées chrétiennes, qui s'étaient enfin mises en marche à leur tour.

III

Trois armées s'étaient formées en Gaule. La première, dans le royaume de Lorraine, prit pour chef Godefroi de Bouillon. La seconde, dans la France proprement dite, était conduite par Robert, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant; par Alain Fergant, duc de Bretagne, celui qui avait eu l'honneur de gagner une bataille à Dol sur le conquérant de l'Angleterre; par Hugues de France, comte de Vermandois, frère du roi Philippe, et par plusieurs autres grands. La troisième, dans les pays entre la Loire, les Alpes et les Pyrénées, était dirigée par l'évêque du Pui-en-Velay, légat du pape, et par le comte Raimond de Toulouse.

L'armée lorraine suivit la route des premiers croisés par l'Allemagne et la Hongrie, se grossissant de chevalerie allemande sur son passage. Les deux armées de la France royale du Nord et de la France du Midi passèrent les Alpes: les Français du Midi tournèrent par la Lombardie pour aller gagner la Dalmatie, et marcher par les pays au midi du Danube vers Constantinople; les Français

du Nord traversèrent l'Italie d'un bout à l'autre, en bon ordre, payant tout ce qu'ils prenaient pour vivre. Quand ils furent arrivés chez les Normands du midi de l'Italie, des deux côtés on se reconnut pour frères. « Nous aussi, nous sommes de race française », dirent les Normands d'Italie; « nous ne laisserons pas nos frères aller sans nous au martyre et au paradis! » Et Boëmond, prince de Tarente, le plus renommé de trois princes qui commandaient alors aux Normands d'Italie, prit la croix avec tous les vaillants hommes de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile.

Godefroi, dont l'armée était partie la première des trois, au mois de septembre 1096, obtint amiablement du roi de Hongrie le libre passage, traversa le pays des Hongrois en paix et bonne discipline, et arriva devant Constantinople avec son armée intacte. Mais, avant de rencontrer les ennemis de la chrétienté, il lui fallut combattre ces chrétiens mêmes qui avaient appelé à leur aide les hommes d'Occident. Lorsque l'empereur grec Alexis Comnène apprit que les Latins, ainsi que les Grecs appelaient tous les peuples occidentaux, arrivaient nombreux comme des nuées de sauterelles, il eut aussi peur des Latins que des Turcs; il eût bien voulu les renvoyer: il leur interdit l'entrée de la ville, et l'on en vint à une bataille entre les Grecs et les croisés sous les murs de Constantinople.

La seule armée de Godefroi suffit pour mettre en déroute toutes les forces d'Alexis. L'empereur des Grecs se hâta d'apaiser Godefroi, et celui-ci, qui ne pensait qu'au bien de tous et au succès de la croisade, ne se vengea point d'Alexis et le réconcilia avec Boëmond le Normand, qui amenait par mer et par terre la seconde armée, et qui était un grand ennemi d'Alexis. Godefroi et Boëmond rendirent même l'hommage féodal à l'empereur grec, qui promit de les aider de tout son pouvoir pendant la guerre d'Asie.

Les trois armées d'Occident furent enfin réunies, au printemps de 1097, au delà du Bosphore, sur la côte d'Asie. Elles retrouvèrent là Pierre l'Ermite avec le reste des premiers croisés. On alla mettre le

se remit en marche qu'après plusieurs mois; elle avança lentement, et lorsque enfin, du haut des collines d'Emmaüs, elle aperçut Jérusalem, elle ne comptait plus que soixante mille personnes, y compris les femmes, d'autres même disent seulement quarante mille : le reste était mort ou dispersé au loin (7 juin 1099).

Jérusalem n'était plus dans les mains des Turcs; elle venait d'être reprise sur eux par les Arabes, qui, de leur ancien empire, avaient gardé l'Égypte et le midi de la Syrie. Les croisés attaquèrent les Arabes et assiégèrent la ville sainte, où s'étaient réfugiés tous les musulmans des environs. Les assiégés étaient plus nombreux que les assiégeants. Les croisés souffrirent cruellement durant trente-sept jours dans ce brûlant et aride pays de Judée. Les Français du Nord mouraient de faim; les gens du Midi, plus économes, s'étaient seuls ménagé quelques ressources.

Une armée arabe allait arriver d'Égypte au secours de Jérusalem, comme une armée turque était venue au secours d'Antioche. Les croisés étaient en grand péril; l'empereur des Grecs ne tenait point parole et n'envoyait aucun secours. Le secours vint d'Italie. Une flotte partie de la grande ville maritime de Gênes apporta des vivres et d'habiles ingénieurs aux croisés. Les ingénieurs génois construisirent de hautes tours roulantes en bois, à la manière des anciens Romains. On poussa les tours vers les remparts, et l'on descendit avec des ponts-levis sur les murailles ennemies. Après deux jours de combat, on pénétra enfin dans la ville avec un terrible carnage.

Après avoir exterminé tout ce qui résistait, les croisés, lavant leurs mains sanglantes et déchaussant leurs pieds, parcoururent en pleurant les lieux où s'étaient accomplis les actes et la Passion de Jésus-Christ. Les chrétiens de Jérusalem, délivrés de la dure servitude sous laquelle eux et leurs pères avaient gémi, accouraient baiser les vêtements de Pierre l'Ermitte, qu'ils nommaient, après Dieu, leur libérateur (15 juillet 1099).

Les croisés établirent ensuite un royaume féodal sur la terre

d'Israël et de Judée, et ils élurent Godefroi pour y régner. Mais Godefroi ne voulut point porter un diadème d'or et de pierreries dans la ville où Jésus-Christ avait porté la couronne d'épines, et il n'accepta que le titre de défenseur du Saint-Sépulcre. Après lui, ses successeurs, moins scrupuleux, s'intitulèrent rois de Jérusalem. Le royaume de Jérusalem fut partagé en fiefs, et, à côté du droit des possesseurs de fiefs, les nobles hommes consentirent à reconnaître le droit des bourgeois, parce que les bourgeois et les marchands d'Italie et de Provence avaient, avec leurs vaisseaux, grandement aidé au succès de la croisade; et ce fut même le droit des bourgeois qui devint le droit commun, la loi commune, dans les cas que n'avait pas réglés le droit des fiefs.

Tandis qu'on proclamait Godefroi, l'armée d'Égypte s'avancait pour reprendre Jérusalem. Le conseil des chefs croisés décida que, pour ne pas laisser l'ennemi derrière soi en marchant contre cette armée, on mettrait à mort tous les musulmans échappés au premier massacre; et Godefroi, si juste et si humain envers les siens, ne s'opposa point à une résolution si cruelle, tant les haines de religion et de race rendent les hommes impitoyables! Cinq mille cavaliers et quinze mille fantassins croisés livrèrent bataille, près d'Ascalon, à la multitude envoyée contre eux d'Égypte. L'armée arabe eut le sort qu'avaient eu les deux armées turques,

Ce qui restait des libérateurs de la Terre sainte se sépara après cette dernière victoire : les uns, contents de s'être acquittés si glorieusement de leurs vœux, se rembarquèrent pour l'Europe; les autres restèrent pour la défense de Jérusalem et du pays conquis. Le comte Raimond de Toulouse se fit sur la côte de Syrie une principauté bien moindre que les grandes seigneuries qu'il avait laissées outre-mer. Boëmond le Normand et Baudouin de Boulogne, frère de Godefroi, avaient quitté l'armée longtemps avant le siège de Jérusalem, et s'étaient faits, le premier, prince d'Antioche, et le second, seigneur du haut pays entre l'Euphrate et le Tigre, d'où jadis était venu Abraham.

Une France nouvelle fut fondée de la sorte en Asie par les croisés français.

Parmi les populations de toute race et de tout pays qui s'agglomérèrent autour des princes latins d'Orient, parmi cet assemblage de Français, de Teutons, de Provençaux, d'Italiens, de Grecs, de Syriens, d'Arméniens, etc., il y eut une singulière fusion de tous les idiomes et de tous les usages d'Orient et d'Occident. Les médailles des rois de Jérusalem, héritiers de Godefroi, les représentent vêtus à l'orientale et coiffés d'amples turbans. Les communications si largement rouvertes entre l'Orient et l'Occident devaient exercer une grande influence sur la civilisation générale; mais ce résultat ne pouvait être immédiat; les deux mondes s'étaient rapprochés sous de trop sanglants auspices. Le résultat direct et glorieux de la première croisade fut d'arrêter le torrent de l'invasion seldjoukienne, qui menaçait de rouler au delà du Bosphore; ses conséquences indirectes dans l'intérieur de l'Europe, et surtout de notre France, furent moins apparentes, mais non pas moins considérables et moins heureuses : la fureur des guerres particulières, mal contenue par l'insuffisant obstacle de la Trêve de Dieu, diminua un peu lorsque les violentes passions de la chevalerie eurent ainsi au dehors un but d'activité permanent, car il fallut combattre pour défendre le Saint-Sépulcre après avoir combattu pour le délivrer. La croisade favorisa beaucoup le mouvement d'affranchissement des classes inférieures. De ces multitudes de vilains et de serfs qui s'étaient mises en chemin vers le soleil levant, prenant les astres pour guides, ou demandant leur route à l'instinct des animaux comme dans les migrations des races primitives, bien peu revirent le sol natal : ils semèrent le monde de leurs os sans sépulture; mais le fruit du grand pèlerinage ne fut pas perdu pour les frères et les fils qu'ils avaient laissés dans la patrie. Les vides des rangs populaires furent bientôt comblés par cette fécondité réparatrice de la nature qui se déploie avec une si étonnante puissance après les guerres et les épidémies; mais le baronnage,

qui continua, pendant tout le XII^e siècle, à s'appauvrir et à s'épuiser pour aller guerroyer en Orient, ne répara pas ses pertes comme le peuple; ce grand corps anarchique de la noblesse, qui pesait si lourdement sur notre Gaule, qui arrêtait à la fois tout essor de liberté populaire et toute reconstruction du pouvoir central, commença de s'affaiblir, et la bourgeoisie et la royauté surgirent simultanément, secouant le poids qui les étouffait. Le servage rural commença de se transformer. Les besoins des seigneurs multiplièrent les affranchissements collectifs et individuels : la liberté fut souvent mise à prix d'or. Le commerce reçut dans les républiques d'Italie une forte impulsion qui se communiqua à nos cités maritimes; la circulation du numéraire prit une activité inconnue; enfin la société fut profondément modifiée par une foule d'idées et de faits nouveaux.



siège devant Nicée, capitale des Turcs de l'Asie Mineure, et l'on fit le dénombrement de la grande armée chrétienne. Il y avait cent mille cavaliers portant le casque et la cotte de mailles, et six cent mille personnes à pied en comptant les femmes. Nicée se rendit, et la grande armée marcha en avant. Trois jours après, Boëmond et ses Normands d'Italie, qui formaient l'avant-garde, furent assaillis par une immense cavalerie. Le grand sultan des Turcs avait envoyé tant de renforts à son vassal le sultan de l'Asie Mineure, que celui-ci comptait, dit-on, cent cinquante mille archers à cheval.

Boëmond allait être accablé, lorsque Godefroi et les autres chefs accoururent à son aide. Une charge de quarante mille chevaliers enfonça, écrasa, dispersa la multitude ennemie. Cette bataille, qu'on nomma la journée de Dorylée, fut comme une seconde journée de Poitiers, et Godefroi de Bouillon renouvela Charles-Martel (2 juillet 1097). Toute l'Asie Mineure tomba au pouvoir des croisés, qui franchirent les montagnes du Taurus, descendirent en Syrie et assiégèrent Antioche, cette grande ville qui avait été si fameuse dans les premiers siècles du christianisme.

Le chef turc qui commandait à Antioche s'y défendit avec grande vigueur et persévérance. Le siège dura huit à neuf mois. La disette et les fièvres de Syrie désolèrent la grande armée; le désordre se mit parmi ces multitudes, qui se querellaient, se décourageaient ou s'étourdisaient par des débauches insensées. L'homme qui avait amené tous ces hommes en Asie par sa parole, Pierre l'Ermite, en voyant de telles misères et de tels péchés, crut que Dieu abandonnait les croisés; son esprit se troubla, et il s'enfuit. On courut après lui; on le ramena, et on lui fit jurer sur l'Évangile de ne plus quitter ceux qu'il avait appelés à la sainte entreprise.

On savait cependant que le grand sultan des Turcs avait refait une puissante armée. Les chrétiens allaient être enveloppés entre la nouvelle armée turque et la ville assiégée. Et l'armée chrétienne était fort diminuée par les maladies et aussi par les détachements qui

étaient allés faire au loin des conquêtes en Asie. Tous les chevaux étaient morts, sauf deux mille. Boëmond, que les autres chefs avaient sauvé à Dorylée, sauva à son tour l'armée. Un chrétien d'Antioche lui livra une des tours du rempart, et Boëmond introduisit les croisés dans la ville. Quelques jours après, deux cent mille Turcs parurent en vue d'Antioche.

Les croisés, resserrés dans la ville par l'ennemi, y étaient en sûreté, mais y mouraient de faim. On vit le comte de Flandre mendier son pain. Il n'y avait plus que le prudent Raimond de Toulouse et ses Méridionaux qui eussent gardé quelques ressources. Il semblait que Boëmond n'eût retardé que de bien peu la perte de l'armée en prenant Antioche. Comme les chrétiens retombaient dans le désespoir, voici qu'un prêtre provençal annonça que Jésus-Christ lui était apparu et lui avait révélé le lieu où était enfouie la lance qui lui avait percé le flanc sur le Calvaire. Le Christ avait promis que cette lance conduirait les chrétiens à la victoire. On trouva la lance au lieu indiqué. Alors, tous ces malheureux, exténués de faim et qui n'attendaient plus que la mort, furent repris de tant d'ardeur et de confiance que leurs chefs les menèrent sur-le-champ à l'ennemi.

Les chevaliers chrétiens, qui n'avaient plus de chevaux, attaquèrent à pied les escadrons ennemis. Les Turcs furent vaincus pour la seconde fois, et le premier Empire turc ne se releva jamais bien de ces deux grandes défaites. Ces premiers Turcs s'appelaient Seldjoucides, et différaient des Turcs d'aujourd'hui, qui sont les Turcs Ottomans (28 juin 1098).

Lorsque le premier enthousiasme de la victoire fut passé, il s'éleva de grands doutes sur le miracle de la sainte lance. Les Français du Nord, qui étaient toujours en rivalité avec ceux du Midi, crurent et dirent que c'était le comte Raimond de Toulouse qui avait fait cacher la lance et parler le prêtre. Les vainqueurs n'étaient guère en meilleur état que les vaincus. Une nouvelle épidémie emporta encore bien des milliers de croisés. L'armée chrétienne ne